

Qui sont les grands Satans ?

● par Eugène Ionesco

Retour de Venise, où il participa au congrès de « la Deuxième Renaissance », l'auteur de « Rhinocéros » parle à cœur ouvert. Un cœur saignant

Plusieurs journaux et magazines m'ont demandé des interviews, entre autres le journal « Avanti » qui en a fait un papier de toute une page. On me dit qu'il y a peu d'années encore il était interdit de parler de moi, d'écrire mon nom dans ce journal socialiste. Maintenant, tout le monde s'accorde à dénoncer ce que, pendant des années, la majorité des intellectuels « justifiait » subtilement, dialectiquement.

Il est évident pour tous que les idéologies agonisent, mourant de leur éloignement, de leur divorce d'avec le réel. Aucune idéologie ne peut expliquer le comportement humain, ni l'histoire dite objective. Ce que le marxisme appelle justice n'est en fait que châtement. Ce qui nous détermine, ce à quoi nous obéissons ne sont guère des idées, mais des pulsions rarement charitables et généreuses, le plus souvent féroces et violentes. Personne ne pourrait donner une explication plausible à ce qui, par exemple, s'est passé à Bruxelles récemment, où des supporters anglais ont tué des dizaines de personnes, en ont blessé des centaines, à leur effroi quand ils se rendirent compte de ce qu'ils avaient fait et ne purent expliquer la violence qui les avait dominés et qui n'avait aucune explication économique, politique, religieuse, sociologique, etc.

J'ai déjà dit que toutes les idéologies n'étaient que des alibis et que la fraternité, par exemple, voulait dire en somme violence, la bonté se manifestait comme haine, l'égalité comme hiérarchie des privilèges. J'ai déjà dit que les Soviétiques ne croyaient plus eux-mêmes, et depuis longtemps, à l'idéologie, mais qu'ils continuent leurs agressions, leur domination, leur cruelle politique, le néant idéologique étant compensé chez eux par une force biologique irrationnelle. Cette force, ce trop de force les pousse malgré eux ou en accord avec le plus profond d'eux-mêmes à commettre les crimes les plus impardonnables. Dangers de la force et de la vitalité. Ceux qui meurent de faim dans les pays du tiers monde n'ont pas la force de haïr. Pour des raisons religieuses justifiant la passivité, ils acceptent avec résignation le destin le plus inacceptable. Maintenant tout le monde est d'accord avec tout le monde, tout le monde sait, tout le monde ne peut pas ne pas savoir que toute l'histoire est une série d'actes manqués, que nous ne savons pas ce que nous faisons, ni très bien ce que nous sommes.

Un nouveau judéo-christianisme, une nou-

velle démocratie, voilà ce en quoi tout le monde met maintenant sa confiance ou plutôt son histoire. Bien peu de gens ont voulu écouter Koestler, Kravtchenko, bien peu ont voulu croire Panait Istrati, Boris Souvarine, Gide à son retour d'U.R.S.S., Alain Besançon, Raymond Aron, Jean-François Revel, moi-même, et les innombrables témoins qui arrivaient de l'autre côté du « rideau de fer » dans une Europe de l'Ouest où pourtant de criminelles violences s'étaient manifestées, récemment encore à l'époque du nazisme, mais aussi dans l'exploitation ouvrière et aujourd'hui sous la forme de l'hystérie « sportive ».

Des cris d'alarme avaient été poussés, des solutions proposées par Denis de Rougemont, Albert Camus, Emmanuel Mounier, Jean Grenier et même Merleau-Ponty vers la fin de sa vie. Mais beaucoup préféraient suivre la girouette peu consciente et pour le moins naïve de Sartre, ce qui a permis aux gens de faire éclater, en toute bonne conscience, leur démonisme. La nouvelle renaissance a commencé en fait avec Jésus-Christ, avec les hauts et les bas que l'on connaît, mais les chrétiens n'ont pas su se débarrasser de la violence et de la guerre. Jeanne elle-même était une guerrière, une « nationaliste », comme on dirait maintenant. Malgré tant et tant de défaillances historiques, c'est encore le christianisme qui peut tout de même et malgré tout nous permettre d'espérer. Le retour à des idées plus fraternelles, plus charitables, moins violentes aujourd'hui ne nous débarrassera pas des monstres mais il les éloignera peut-être pour un temps. Je me réjouis de savoir tout de même que pour le moment je peux être d'accord avec des intellectuels à la pensée autrefois troublée par les idéologies, comme Jean Daniel, Pierre Daix, André Glucksmann et tant d'autres qui savent maintenant après ne pas avoir voulu savoir, parce qu'ils en voulaient encore à l'horrible monde bourgeois du siècle dernier.

Lorsque j'écrivais que Lénine avait été un fou criminel et crétin, j'étais agoni d'injures. J'avais une secrétaire à qui je dictais ces sortes de pensées, elle me disait, effrayée : « Si vous publiez ça vous aurez tout le monde contre

vous. » J'ai eu tout le monde contre moi. Heureusement, comme je vivais en France, je n'ai pas été enfermé dans des hôpitaux psychiatriques, ni mis aux travaux forcés dans des bagnes, ni assassiné. J'étais détesté, méprisé, tourné en ridicule. Aujourd'hui, on a compris que Hitler, Staline, Brejnev, Ceausescu, Castro, Amin Dada, Bokassa sont des divers aspects ou des diverses incarnations du monstre ou de Satan, de la paranoïa imbécile.

Bientôt évidemment, avec de nouvelles formules, la force de Satan se manifestera à nouveau sous des prétextes nobles et généreux, mais elle sera sans doute dénoncée à son tour après des épreuves encore plus dures pour l'humanité que celles que nous avons connues et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps, quand se manifestera la seconde parousie.

Sans aucun rapport avec ce qui précède, comme j'ai été heureux d'être à Venise, où l'homme rivalise avec Dieu dans la réalisation de la beauté ! Sera-t-elle encore sensible aux gens, parlera-t-elle encore, cette beauté divine, à ceux qui créent des œuvres d'art avec des ordinateurs ? La beauté sera-t-elle tout à fait autre chose, sera-t-elle toujours le reflet du divin dans ce monde ? Inutile beauté, mais indispensable, nécessaire gratuite si je puis m'exprimer paradoxalement. Mais dans vingt ans, pour dire « je t'aime, mon chéri » peut-être dira-t-on « X 2 30 »... et pour comprendre le langage actuel de l'homme actuel il faudra le traduire.

E. I.

CHER PRINCE EUGÈNE...

Qu'aurait dit Cocteau, qui aimait à rêver sur les noms, à propos d'Armando Verdiglione ? Je suggère : « Cela commence par un air de tango et finit comme un pigeon qui sort d'un gibus. » En tout cas, fakir-mécène et moine-sourcier, il a réussi la prouesse de faire tourner autour du merveilleux Ionesco des débats qui risquaient de n'avoir d'autre justification que celle de se dérouler à Venise. Imperturbable, le prince Eugène nous a enchantés, plus que ne l'aurait fait le célèbre Suédois cher à Malaparte.

On a compris que je n'aurai pas dans ces conditions l'outrecuidance de réclamer de sa part, et pour moi, l'intérêt informé que j'ai pour lui. En eût-il eu l'embryon, il se fût avisé que deux des grands témoins par lui cités furent mes maîtres et que, si un reproche m'a été fait, ce fut de suivre parfois avec trop de fidélité la sensibilité idéologique de Camus et de Jean Grenier. Ionesco s'abuse, de plus, sur la chronologie des aveuglements. Enfin, ce qui peut-être nous sépare encore, ce n'est point tant la capacité de discerner au moment opportun les stigmates annonciateurs du totalitarisme que la façon dont il prétend fonder une véritable orthodoxie du pessimisme qui risque de justifier les philosophies les plus réactionnaires. Ce que j'admire dans le pessimisme d'un autre Roumain, Cioran, c'est que personne ne peut tirer parti de ses désenchantements. Il ferme toutes les portes. Ionesco, je le crains, en laisse une entrouverte.

Jean Daniel



Eugène Ionesco :
« Dans vingt ans,
pour dire "je t'aime"
on dira peut-être
"X 2 30"... »